

LA POUDRE - ÉPISODE 43

Niviaq Korneliussen

Lauren Bastide : Bienvenue dans La Poudre, une conversation intime, profonde avec des femmes, artistes, activistes, politiques de toutes générations, de toutes opinions. Comment sont-elles devenues femmes ? Comment habitent-elles leur corps de femme ? Que pensent-t-elles ? Écrivent-elles ? Je suis Lauren Bastide et aujourd'hui, je reçois Niviaq Korneliussen.

Niviaq Korneliussen (*anglais en fond sonore traduit par une voix-off*) : Je voulais être moi. Je voulais développer ma personnalité et à cette époque je n'avais dit à personne que j'étais lesbienne donc j'occupais une grande partie de mon temps à me demander qui j'étais, ce que je devais faire de ma vie.

LB : Quand je lis un livre, surtout s'il est écrit par une femme, j'ai toujours l'impression de faire une rencontre. C'est fascinant la faculté qu'a la littérature de vous faire plonger dans l'univers mental d'une personne, c'est un peu comme se brancher sur l'esprit de quelqu'un d'autre, d'entendre sa voix intérieure résonner en soi. Quand je découvre une autrice du temps passé je ressens automatiquement une grande tristesse à l'idée de ne pas pouvoir la rencontrer, j'aimerais pouvoir discuter avec Virginia Woolf, avec Monique Wittig, avec Audre Lorde et puis parfois je lis une femme contemporaine et je me dis qu'elle est là, à portée de main ou presque. Je ressens alors l'urgence de la voir, de la toucher, de poursuivre la conversation avec elle. J'ai ressenti ce sentiment d'urgence en lisant le roman de Niviaq Korneliussen il y a un peu plus d'un an. Niviaq Korneliussen habite au Groenland. C'est loin, le Groenland, et ça a rendu les choses un peu plus compliquées. Il m'a fallu de la patience. Un an j'ai attendu qu'elle vienne en France et c'est arrivé. Vous allez ressortir de cet épisode de La Poudre avec une envie irrésistible de lire et peut-être

même d'écrire. Avec Niviaq Korneliussen on a parlé d'identité, d'indépendance et de nature.

LB (traduite de l'anglais en fond en français) : Niviaq Korneliussen, vous êtes une écrivaine acclamée, notamment de ce livre au titre incroyable : *Homo Sapienne*, qui est votre premier roman. Vous n'avez que 28 ans, et je crois que vous êtes la plus jeune femme à avoir jamais parlé dans ce podcast. Vous avez grandi au Groenland, Niviaq, et vous avez écrit ce livre dans votre langue maternelle, le Kalaallisut...

NK : Vous le prononcez vraiment bien ! (*Rires*)

LB : Vraiment ?! Waouh, merci.

NK : Oui vraiment, « Kalaallisut ».

LB : J'ai ressenti un besoin pressant de vous interviewer dès l'instant où j'ai ouvert ce livre. Il m'a époustouflée. Il m'a révélé l'existence d'une société dont j'ignorais tout jusqu'ici. Vous m'avez montré l'existence de la réalité de la vie urbaine, queer, de ce pays immense, qu'on imagine souvent plutôt comme une terre de glace où les gens vivent dans des igloos. J'ai réalisé que, j'avais beau être quelqu'un d'assez informé, je n'avais aucune idée de ce que j'allais trouver en ouvrant votre livre. J'imagine que la plupart de vos lecteurs non-groenlandais ont ressenti la même chose. Le système médiatique, n'est pas vraiment fait pour que votre voix atteigne mes oreilles. Alors Niviaq, que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui a permis à votre voix de venir jusqu'à moi, journaliste parisienne, blanche et privilégiée ? Est-ce un miracle, ou était-ce votre destin ?

NK : (*Rires*) Non, je ne pense pas que ça soit un miracle. Hum, quand on me pose cette question, je ne suis jamais sûre de la réponse. Parce que... En fait, je ne m'attendais pas du tout à ce que tout ceci prenne tant d'ampleur. Quand j'ai publié la version groenlandaise et danoise de mon livre, je pensais qu'elles étaient vouées à prendre la poussière au fond d'une librairie. Habituellement, tel est le destin des ouvrages groenlandais. Je ne suis pas certaine de connaître la raison de son succès dans tant de pays. Peut-être que c'est parce qu'il est très

universel, malgré le fait que l'action se déroule au Groenland. J'y parle beaucoup de la maison, de la quête d'appartenance, de difficultés à communiquer, et d'amour, surtout. Ces choses-là sont universelles. Peut-être que c'est pour ça. Ou peut-être que c'est vous qui devriez me dire pourquoi ! (*Rires*)

LB : Oui, c'est tout à fait ça ! Et on va en parler, ces thèmes sont universels en effet, surtout la question de l'identité. En fait, dans votre livre, tout tourne autour de cette question : qui suis-je ? Et c'est une question que tout le monde se pose un jour.

NK : Exactement. C'est ça que je trouve très libérateur, avec la version française, qui a été publiée d'abord à Montréal. Là bas, il y a un intérêt grandissant pour les questions d'identité, des questions centrales pour mes personnages. Alors qu'au Danemark, on s'est focalisés sur le fait que je sois groenlandaise, une groenlandaise très en colère. Une groenlandaise « nouvelle génération ». Enfin, bref, je ne sais pas trop ce qu'ils disent de moi... mais mes lecteurs au Groenland ou au Danemark n'accueillent pas du tout le livre de la même façon que mes lecteurs en France, ou à Montréal. Et ça me fait du bien de pouvoir parler de questions d'identité, car c'est la raison pour laquelle j'ai écrit ce livre. (...) J'ai écrit sur le thème de l'identité, oui, je crois bien que c'est le thème principal de ce livre. Et ça fait du bien de pouvoir en parler, plutôt que d'aborder sans cesse le sujet des préjugés qui existent entre les groenlandais et les danois.

LB : Peut-être que c'est aussi dû au fait qu'on n'a pas vraiment conscience du contexte politique groenlandais à la première lecture. J'ai fait des recherches par la suite, mais c'était vraiment une découverte pour moi. Donc oui, peut-être que nous appréhendons votre livre avec moins de stéréotypes, comme vous dites.

NK : Exactement.

LB : Niviaq, dans ce podcast, on essaye de comprendre comment les femmes qui font le

21ème siècle se sont construites, donc on va revenir un peu en arrière si vous le voulez bien.

NK : Oui, ok ! (*Rires*)

LB : Vous avez grandi à Nanortalik, un petit village au sud du Groënland. C'était comment, de grandir là-bas ?

NK : C'est une très petite ville, dont le nom signifie : « La terre des ours polaires », parce que des ours polaires empruntaient régulièrement un chemin très proche de là. À l'époque où j'y habitais, la population était de 1500 habitants. C'est en fait une toute petite île du Groënland, qui est elle-même aussi une île. Et... Oui, c'était tout petit, et je connaissais tout le monde. J'ai grandi avec mes deux soeurs et mes parents, notre famille et nos amis. Aujourd'hui, je crois qu'il ne reste plus qu'un millier de personnes là-bas. C'est un peu triste, du coup, quand je rentre chez moi.

LB : Ça se vide, les gens partent ?

NK : Oui. Les gens sont en quelque sorte forcés de partir vers les villes plus grosses, car il n'y a absolument aucun travail là-bas. Mais je me souviens de mon enfance comme d'un moment très déterminant pour la personne que je suis aujourd'hui. Parce que même si j'ai grandi avec des parents aimants, et mes soeurs, j'ai aussi fréquenté des enfants qui venaient de milieux variés. Nous étions tous ensemble, ce qui m'a permis de communiquer avec des enfants très différents. J'ai eu une enfance très libre. On était tout le temps dehors, en pleine nature, et on jouait sans que personne ne se préoccupe de nous. Il fallait juste être de retour à la maison à 18h, pour dîner, et puis on pouvait sortir à nouveau. Je pense que ça m'a conditionnée à devenir l'adulte très indépendante que je suis aujourd'hui.

LB : Vos parents étaient tous les deux fonctionnaires, je crois ?

NK : Oui.

LB : Quelle type d'éducation vous ont-ils transmise ? On vous parlait comment quand vous étiez petite ?

NK : Je sais pas trop... *(Rires)* Je me souviens que mon père me lisait des livres. Je jouais beaucoup avec mon père. Et ils étaient... C'était une enfance très normale, vous voyez. On lisait des livres, on n'avez pas vraiment accès à internet à l'époque, donc notre imagination enfantine avait beaucoup d'importance. Mes parents étaient sympas... Je ne sais trop quoi dire ! *(Rires)* Tous les deux ans, on partait en voyage, en Europe, souvent au Danemark, et je me souviens qu'on croisait dans les rues des personnes très différentes, un couple d'hommes homosexuels par exemple, et mes parents m'ont dit qu'il ne fallait pas que je les regarde avec trop d'insistance, parce que c'était juste normal. Jamais on ne voyait ça dans notre village ! Quand on voyageait, ils nous apprenaient à créer du lien, à être respectueux des autres. Je pense que c'est grâce à ça que je n'ai pas eu trop de difficulté à faire mon coming-out.

LB : C'était quelle genre de femme votre mère ? Je me demande avec quel type de modèle féminin vous avez grandi ?

NK : Ma mère est très forte. Elle a grandi dans un environnement très rude, quand elle était enfant. Et puis elle a rencontré mon père très jeune... Je sais que tout le monde pense : « Ma mère est la personne la plus forte au monde »... *(Rires)* Mais quand je le dis, je le pense sincèrement. Elle est vraiment hardcore. Elle n'est pas très expressive de ses sentiments, ce genre de choses, mais je sais toujours où elle est, et je sais que je peux compter sur elle à tout moment. Elle est très proche de la nature. Comment dit-on en anglais... Quand une idée germe subitement dans son esprit, genre : « Et si on escaladait cette montagne demain, ou ce soir ? »

LB : Ah oui, elle est impulsive !

NK : Oui impulsive, voilà. Et c'est un trait de caractère que j'ai aussi, peut-être parce que je m'identifie beaucoup à ma mère.

LB : Vous écoutez vos tripes, c'est ça...

NK : Exactement. Si je le sens, je le fait. Comme ma mère. Elle est comme ça. Si elle veut faire quelque chose, elle le fait. Sans se poser de questions.

LB : Sans concessions, j'adore.

NK : Oui, moi aussi ! (*Rires*).

LB : J'ai lu plusieurs articles sur vous, pas mal de presse américaine et canadienne, et j'ai lu quelque chose, corrigez-moi si c'est faux, parce qu'il arrive que les journalistes se trompent. J'ai lu que vous aviez vécu une adolescence rebelle, que vous taguiez des slogans sur les murs, que vous écoutiez de la musique punk (*Rires*)... Que vous aviez une passion pour la chanteuse Pink, d'ailleurs l'un des chapitres de votre livre est basé sur l'une de ses chansons... Contre quoi est-ce que vous vous rebellez, à l'époque ?

NK : C'est un grand mot, rébellion... Parce qu'en comparaison à d'autres enfants, je n'étais pas si rebelle que ça ! Je restais toujours respectueuse. (*Rires*) Enfin, disons souvent. Peut-être que cela correspond au moment où, durant l'adolescence, j'ai découvert que j'étais homosexuelle. À cette période-là, dans ma société, cela voulait dire que vous aviez le choix entre être très masculine, ou en rébellion totale... C'était tout sauf de la maturité. Quand j'ai découvert mon homosexualité, j'ai commencé à écouter de la musique punk et à m'habiller tout en noir... Et j'ai fait mes petits trucs qui me permettaient de me distinguer, comme taguer le symbole « Anarchie » sur des murs (*Rires*)... Je ne savais même pas ce que cela voulait dire ! J'écoutais beaucoup la chanteuse Avril Lavigne. C'était un vrai garçon manqué, je l'admirais... Pink aussi était un garçon manqué, même si cette expression, bon... J'étais attachée à ces figures de femmes fortes et indépendantes parce que je n'avais personne vers qui me tourner. Il n'y n'avait pas d'icônes lesbiennes dans ma société. Peut-être que c'est pour cela que j'ai ressenti l'urgence de m'exprimer. Et d'essayer d'ouvrir le monde, en écoutant de la musique, en n'étant pas une adolescente banale. C'était

important pour moi. Je cherchais à m'échapper de ma société, en fait.

LB : Dans votre livre les personnages passent beaucoup de temps à chercher des réponses sur internet. Vous écrivez : « Google sait tout ». Et à un moment, l'un d'eux tape les mots clés : attirance romantique, attirance sexuelle, comportement sexuel entre membres du même sexe ou genre... C'est quelque chose que vous aviez fait vous-même à l'adolescence ?

NK : Non, pas vraiment.

LB : Non ?

NK : Non, car comme je le disais tout à l'heure, nous n'avions pas accès à internet à l'époque. Peut-être quand je suis rentrée des États-Unis, où j'ai fait une année d'échange au lycée. J'avais 17-18 ans... Et quand je suis revenue à 18 ans, j'ai déménagé dans une ville plus importante dans le sud du Groenland, et je cherchais à découvrir ce que cela signifiait d'être lesbienne. Le fait d'avoir vécu aux États-Unis n'a pas vraiment aidé, car j'y vivais au sein d'une famille très conservatrice.

LB : Oui j'ai lu cela, quelle horreur ! Des électeurs de Trump quoi !

NK : *(Rires)* Oui c'était exactement ça... Je m'excuse auprès d'eux, s'ils m'écoutent ! Mais c'est la vérité. Ils avaient des amis homosexuels, parce qu'ils essayaient de se la jouer progressistes, mais ils étaient opposés au mariage gay, et j'en passe... Donc ça ne m'a pas vraiment aidée d'aller aux États-Unis. Mais quand je suis rentrée chez moi, au Groenland, j'ai rencontré d'autres personnes homos. Je voulais juste comprendre ce que cela signifiait. J'étais persuadée que le mode de vie gay serait totalement différent du mode de vie hétérosexuel. Ce qui était une preuve de mon ignorance. Je n'y connaissais rien en fait. Mais je me souviens du moment où je suis allée à l'université. J'ai enfin eu accès à internet, je me suis mise à échanger longuement avec des personnes homosexuelles du monde entier... Et ça m'a ouvert d'autres horizons.

LB : Et vous avez commencé à écrire à ce moment-là ?

NK : Oui

LB : Pourquoi avez-vous ressenti le besoin d'écrire ?

NK : Eh bien j'ai toujours été très... J'ai toujours aimé écrire. Même quand je ne savais pas encore écrire ! Je voyais ma grande soeur rédiger son journal intime et je me disais : « Moi aussi je veux tenir un journal ! » (*Rires*) Mais je ne savais pas écrire. Je ne connaissais pas l'alphabet, je devais avoir 6 ans quelque chose comme ça. Quand j'ai appris l'alphabet et que j'ai eu l'occasion d'écrire, j'ai commencé par écrire des histoires, mais j'avais beaucoup de mal à m'exprimer. Ça a vraiment été difficile pour moi d'appriivoiser ma langue. Je crois que c'est vers 18 ans que j'ai vraiment commencé à écrire de vraies histoires, des nouvelles, des personnages que j'aurais aimé rencontrer dans la vraie vie... C'était peut-être ma manière de faire mon coming-out aux yeux du monde. Ma manière de m'échapper... Ça semble déprimant, dit comme ça ! On dirait que j'ai eu une enfance horrible !

LB : Non pas du tout !

NK : Mais je pense que nous ressentons tous ce besoin pressant de découvrir des choses, et c'était ma manière de m'inventer un monde où rien n'était limité, où tout était ouvert... J'ai créé beaucoup de personnages homosexuels, peut-être des gens que j'aurais aimé rencontrer, ou que j'aurais aimé être. Je ne sais pas trop.

LB : Ce que vous dites me fait penser à ce que vous me racontiez tout à l'heure sur le fait d'être un peu rebelle, ces années d'adolescence que vous avez passées à créer votre propre monde... Vous n'aviez pas suffisamment de modèles autour de vous donc vous les avez inventés. ça me semble être quelque chose de très sain à faire, en réalité.

NK : Oui et je suis vraiment heureuse d'avoir le don de l'écriture, parce que je ne peux pas imaginer comment ça serait pour moi si je n'avais pas eu cette faculté. Je ne saurais pas quoi faire de moi. Peut-être que je ferais mon sac, et que je

parcourais le monde, sans domicile fixe, quelque chose comme ça ! Je n'en ai aucune idée. Vraiment je n'en sais rien ! Mais je me sens très privilégiée de pouvoir m'échapper à travers l'écriture.

LB : Vous vous souvenez de vos rêves à cette époque, quand vous étudiez en Californie à 17-18 ans ? Vous vous imaginiez où ?

NK : Je n'en ai aucune idée. Je voulais être moi... Je voulais développer ma personnalité ; et à cette époque je n'avais dit à personne que j'étais lesbienne. Donc j'occupais une grande partie de mon temps à me demander qui j'étais, ce que je devais faire de ma vie, si ma famille resterait ma famille... Enfin, je me posais des questions que, peut-être, toutes les personnes homosexuelles se posent à un moment donné... À cette époque, je me concentrais beaucoup là dessus. Mais j'avais aussi envie de travailler avec les autres, de connaître les gens... Je voulais étudier la psychologie, ce que j'ai fait ensuite, pendant un an. Mais mon livre a été publié, donc j'ai lâché l'affaire, j'ai dû m'y consacrer. Je ne sais pas trop où je m'imaginai, mais je me projetais quelque part où je pourrais être moi-même. Et me sentir libre. C'était mon urgence, à l'époque.

LB : Ça me fait beaucoup penser à votre livre.

NK : Oui ! C'est le cas. Mon coming-out, tout.

LB : Oui tout y est ! (*Rires*) Niviaq, vous êtes devenue femme, où vous l'êtes de naissance ?

NK : Je crois que je suis née femme. Je crois que j'ai toujours été très forte avec des idées bien arrêtées. Dès la petite enfance. Bien sûr, je me suis débattue pour devenir la personne que je suis aujourd'hui, mais c'est dans mon ADN d'être rebelle et de me moquer complètement de ce que les autres peuvent bien penser de moi. J'ai toujours été comme ça. J'ai toujours été très curieuse aussi. Je pense que tout tout ceci était écrit d'avance. (*Rires*)

LB : J'adore le fait que pour vous être une femme signifie être une personne qui ne demande pas la

permission. J'adore ! C'est la meilleure réponse que j'ai jamais eue à cette question !

NK : *(Rires)* Vraiment !

LB : Merci, vraiment ! Vous aviez 18 ans lorsque le Groenland a obtenu son indépendance ?

NK : Pas son indépendance, nous avons obtenu l'autonomie gouvernementale.

LB : Ah oui, pardon, pas encore l'indépendance, désolée.

NK : Il n'y a pas de problème.

LB : J'imagine que la plupart des auditeurs français l'ignorent, mais le Groenland est une colonie danoise depuis 1840, et avant cela le pays était sous contrôle étranger depuis 1516. L'Histoire du Groenland est fascinante, j'ai vraiment envie d'encourager les gens à lire à ce sujet comme je l'ai moi-même fait hier soir. J'étais là : « Wow, c'est incroyable. Toutes ces vagues différentes, ces périodes où il n'y a personne sur l'île puis des tas de gens débarquent... » C'est vraiment beau et fascinant. Puis en 2009, le pays obtient cette presque dépendance, est-ce que vous pouvez répéter le mot ?

NK : L'autonomie gouvernementale.

LB : Oui. L'autonomie. Vous vous rappelez de ce que vous avez ressenti lors de ce changement politique pour votre terre natale, survenu suite à un référendum, je crois ?

NK : J'étais très jeune à l'époque. Je ne m'intéressais pas vraiment à la politique. Mais je me souviens avoir voté « Non » à l'autonomie, parce que je ne croyais pas vraiment dans mon pays. L'autonomie, ça signifie que vous prenez vos propres décisions dans de nombreux domaines... Notre politique étrangère est encore gérée par les danois, et est basée au Danemark. La police, le système de santé, aussi, tout ça est piloté depuis le Danemark, mais nous gérons nous-mêmes d'autres secteurs importants. Voilà ce que signifie l'autonomie. Et, j'ai voté non parce que je doutais de notre capacité à nous débrouiller seuls. Mais

nous l'avons fait, d'une certaine façon. Enfin, c'est très complexe tout ça, parce que nous sommes une toute petite société et nous recevons beaucoup d'argent du Danemark. On n'a pas vraiment trouvé une façon de gagner plus d'argent par nous-même. Et puis, il y a beaucoup de problèmes de société, j'avais à l'esprit les personnes qui allaient être affectées par la précarité, qui allaient cesser de recevoir des aides sociales.

LB : Vous faites allusion à la crise économique qui a mené à tout ça...

NK : Exactement. J'avais peur que la pauvreté s'accroisse. Mais ça n'a pas changé grand chose, en fait. Les gens de mon pays parlent d'indépendance depuis très longtemps. Et je comprends ce désir de devenir un pays indépendant, la nécessité de valoriser des traditions qui nous sont propres, notre langage, nos modes de vie... Je suis d'accord avec tout ça, mais je pense sincèrement qu'il ne faut pas se précipiter. Nous sommes encore très dépendants de l'économie du Danemark, et il y a tant d'enfants qui ont eu une vie très dure... Je pense vraiment que nous devrions concentrer tout notre énergie là-dessus : faire en sorte que les personnes dans le besoin obtiennent de l'aide, plutôt que s'efforcer d'obtenir l'indépendance pour prouver quelque chose. C'est très compliqué. Je ne dis pas que je suis contre l'indépendance dans l'absolu. J'aime mon pays, j'aime vraiment ma culture et mon langage, mais si nous obtenons cette indépendance, nous allons devoir coopérer avec d'autres pays, et je préfère que ça soit le Danemark que la Chine, par exemple.

LB : Oui... Je vous ai entendu dire que le Danemark n'était pas un aussi mauvais colonisateur que d'autres pays pourraient l'être.

NK : Oui. Bon ils étaient quand même assez terribles. Ils n'ont tué personne, d'ailleurs c'est ce que les Danois disent tout le temps « Nous n'avons tué personne ! »

LB : Wow.

NK : Ouais... Il n'y a pas eu de violence, mais ça a été terrible. Et ça a beaucoup affecté notre société,

et c'est encore frais. Mais en comparaison à d'autres peuples indigènes, les Inuits du Canada par exemple, je me sens très privilégiée d'être encore capable de parler ma propre langue, et de chérir ma culture. Les Inuits du Canada ne peuvent pas en dire autant. Donc, c'est ni tout noir, ni tout blanc, vous voyez.

LB : Bien sûr. Je crois que vous avez fait votre coming-out auprès de vos parents à ce moment précis, la même année ?

NK : Oui, j'avais 18 ans, je crois... ça n'est pas très net, dans mes souvenirs.

LB : C'est un peu un tournant de votre vie, cette période où tous ces changements surviennent, ou c'est moi qui cherche à relier les points les uns aux autres ?

NK : Il est vrai que j'ai fait mon coming-out auprès de mon père à cette période, par texto!

LB : Ça me fait penser au livre ça aussi !

NK : Oui ! C'était terrible ! Je lui ai écrit un sms très long, que j'avais passé plusieurs jours à rédiger... Dans lequel j'expliquais que peut-être j'étais intéressée par les hommes à 80%, et 20% intéressée par les femmes, un truc comme ça... C'était tellement naïf et stupide, mais...

LB : Et difficile, aussi, j'imagine.

NK : Oui c'était très difficile. Je n'avais aucune idée de comment ils allaient réagir, peut-être que quelque part au fond de moi je savais qu'ils n'en auraient rien à cirer, mais ça restait une étape énorme. Surtout que je n'avais aucun modèle de comparaison, je n'avais pas d'amis gays, aucune idée de ce que cela signifiait d'être queer. Ça rendait tout ça difficile. Mais dès le moment où je l'ai envoyé, il m'a répondu deux phrases : merci de me le dire, et d'une façon gentille : « On en a rien à cirer ! On t'aime de toute façon. » Il l'a dit à ma mère, moi je l'avais déjà dit à ma soeur... Et voilà. Il n'y pas eu de drame. Il ne s'est absolument rien passé. Et je suis persuadée que mon père préférerait que je sois plus attirée par les femmes que par les hommes parce qu'il a deux filles et qu'il adore avoir

des filles. Les garçons ne lui inspirent pas vraiment confiance ! (*Rires*)

LB : Ah oui vraiment ? Votre père est féministe ! (*Rires*)

NK : Oui, il l'est ! Il l'est. Donc ça a été très facile. Et après ça j'ai fait mon coming-out auprès de tout le monde au sein de ma société, j'ai eu une petite amie... Ça s'est très bien passé.

LB : Vous avez dû vous sentir soulagée après tout ce temps...

NK : Oui, et j'ai vraiment le sentiment que mon identité s'est développée très rapidement durant cette période. J'ai eu l'impression d'avoir mûri de 5 ans en l'espace d'un an. Je suis très contente de ne pas l'avoir fait plus tard.

LB : Wow. Vous avez étudié au Danemark, comme l'un des personnages du livre. Vous avez étudié la psychologie à l'August University, si je ne me trompe pas ? Dans une interview vous parlez du racisme hallucinant auquel vous avez dû faire face là-bas, et sans vouloir vous replonger dans des choses qui sont douloureuses pour vous, mais je suis demandé comment vous aviez tenu le coup à l'époque ? Vous étiez seule dans un pays étranger, loin de votre famille... Comment avez-vous surmonté cela ?

NK : J'avais des amis proches groenlandais, ma soeur aussi vivait là-bas à l'époque, donc ça a facilité les choses. Mais... Je ne me laisse pas vraiment atteindre par l'ignorance des gens. Je n'aime pas ressasser les expériences négatives. Bien sûr, parfois je me mets en colère, mais tant que je sais que ce racisme émane de quelqu'un d'ignorant qui ne connaît rien du Groenland, je m'en moque. Cela ne m'affecte pas. Après, je n'ai pas été agressée physiquement. C'était surtout des agressions verbales. J'y suis restée un an. Et peut-être que le plus dur n'était pas le racisme, mais de nouer des liens avec les jeunes danois parce que leur culture, leurs modes de vie, leur manière de comprendre et voir l'humanité est si différente, si radicalement différente, de la vision groenlandaise. C'était difficile de communiquer

avec eux, même si nous parlions la même langue. C'était très très difficile de... C'est quoi, déjà, ce mot si populaire... de s'intégrer !

LB : Oui

NK : Même si j'avais déjà 25 ans, à l'époque. C'était certainement, ça le plus dur. Je m'imaginai me lier d'amitié avec plein de gens partageant la même vision, la même ouverture. Mais c'était très difficile parce que ces gens ne connaissaient rien du Groenland, de là d'où je venais. Le seul truc qui les intéressait, c'était que je sois groenlandaise. Ils me posaient des questions comme : « Est-ce que vous avez internet ? » ; « Où est-ce que vous faites vos courses ? », ou encore, comme vous disiez, « Est-ce que vous habitez des igloos ? » C'est difficile de faire des rencontres sur un pied d'égalité quand personne ne comprend d'où tu viens. Très vite, je suis devenue « la groenlandaise » au lieu d'être juste Niviaq. Ce que je voulais être. Je suis donc restée là-bas un an, et ça allait, mais les paysages, la nature du Groenland me manquaient beaucoup. C'est tellement humide le Danemark. Les hivers étaient si sombres... c'était gris, orageux...

LB : Il fait plus sombre au Danemark qu'au Groenland ?

NK : Oui, enfin le soleil reste un peu plus longtemps. Au Groenland, les hivers sont plus longs, mais nous avons les aurores boréales, les étoiles, la lune...

LB : Incroyable.

NK : Nous avons la neige... Ça n'est pas du tout pareil. L'hiver que j'ai passé au Danemark était très déprimant. (*Rires*) Je ne pense pas retourner habiter là-bas de sitôt !

LB : Oui, ça c'est fait !

NK : Oui (*Rires*)

LB : Dans ce podcast je m'efforce d'avoir une approche intersectionnelle et de comprendre la façon dont différentes oppressions peuvent s'imbriquer plutôt que de simplement s'ajouter les unes aux autres, certaines de mes invitées sont des

femmes racisées qui m'ont permis de comprendre ce que cela signifiait d'expérimenter le racisme en tant que femme noire, ou en tant que femme asiatique, ce qui dans leur cas se traduisait par de l'hypersexualisation, ou de l'exotisation... Et je me demandais si vous aviez été victime de stéréotypes spécifiques en tant que femme inuit groenlandaise ?

NK : Oh oui... Au Danemark par exemple, les gens pensent que nous sommes tous des alcooliques, que les hommes groenlandais sont asexués, qu'ils sont une bande de chasseurs colériques, des trucs comme ça. Et en tant que femme... C'est un peu la même chose, en fait. Les gens ne vous considèrent pas vraiment comme un être humain avec une sexualité. Ils me demandaient des trucs comme « Tu as des problèmes avec l'alcool ? » « Est-ce que tes parents ont abusé de toi sexuellement ? »... Des trucs bizarres. Mais comme je ne suis pas la Groenlandaise typique du fait que je parle 3 langues, l'anglais, le danois et le groenlandais, toutes couramment, et que j'ai beaucoup voyagé au Danemark, les gens me voyaient plutôt comme une groenlandaise éduquée. C'est peut-être différent pour un groenlandais moyen qui aurait du mal à parler danois, qui ne saurait pas grand chose du monde extérieur... Je crois que ces personnes-là subissent beaucoup de racisme lorsqu'elles voyagent au Danemark.

LB : Je vois. Votre livre est vraiment époustouflant pour quiconque nourrit un intérêt pour les études de genre, vos personnages sont absolument non-binaires, même les prénoms que vous leur avez choisis sont très intéressants dans ce sens : par exemple le personnage masculin principal s'appelle « Inuk », ce qui signifie « humain », la fêtarde s'appelle « Arnaq » ce qui signifie « femme », et un autre personnage qui est un garçon trans s'appelle « Ivik » ce qui signifie « garçon ». Vous avez un peu étudié la sociologie, et il faut que vous sachiez qu'en France, les études de genre sont très mal comprises, très peu enseignées, et je me demandait s'il était possible de faire des études de genre au Groenland.

NK : Pas du tout !

LB : Non ?

NK : Du pas du tout. Nous avons une approche du genre très différente au Groenland. Dans notre langue, il n'y a pas de « il » ou de « elle », tout est non-binaire, et c'est simplement dans ma nature de savoir ce genre de choses. Arnaq signifie « femme » et Ivik est en réalité une sorte de fleur mais si vous y ajoutez « Ivinuak » cela devient un prénom féminin. Mais la plupart des prénoms sont mixtes. Je n'ai pas du tout étudié ces questions, et je m'en fiche d'ailleurs ! (*Rires*) Nous ne mettons pas les gens dans des cases. Au Groenland nos sexualités sont si fluides que nous ne prenons même pas la peine de déterminer si nous sommes bisexuels, pansexuels, autre chose... Ou encore : « non-binaire » ! Parce que ces termes n'existent même pas dans notre langue. Quand vous dites « il arrive », vous ne dites pas « il » vous dites simplement « arrivant », enfin, « la personne arrive ». Le fait que notre langage n'inclue pas de notions de genre m'a beaucoup inspirée. Et je pense... Oui, je pense que cette façon de ne pas catégoriser les gens et d'y faire plutôt référence comme à des êtres humains, tout simplement, c'est très importante pour moi. Je sais que c'est toujours compliqué de parler de sexualité et de genre, pour moi c'est un choix qui appartient à chaque individu. Et la plupart des Groenlandais ont cette approche.

LB : Je pense que c'est l'une des raisons pour laquelle votre livre est si percutant. En tant que femme qui vit en France et en Europe où les choses sont très binaires, très genrées, il a fallu que je travaille, que j'étudie, que je lise des livres pour me déconstruire et atteindre ce niveau de fluidité de genre, et vous ce que vous me dites c'est que vous avez grandi avec cet esprit, cette culture.

NK : Oui exactement !

LB : C'est probablement pour ça que votre livre est aussi fort, parce que c'est votre façon naturelle de penser.

NK : Oui c'est très naturel. Ça n'était pas très réfléchi, je l'ai juste écrit, et ça me semblait juste. Évidemment dans nos sociétés anciennes, les

hommes étaient les chasseurs car ils étaient plus forts, ils survivaient mieux dans la nature, et les femmes étaient celles qui donnaient naissance aux enfants et s'en occupaient. Elles préparaient la nourriture, confectionnaient des vêtements... Je parle d'il y a cela 200 ans ! Mais c'était simplement parce que c'était nécessaire. Toute personne de la société existait, chaque individu comptait. Je pense sincèrement qu'avant l'arrivée du christianisme, les groenlandais étaient vraiment puissants. Puis il y a eu des années difficiles. Au bon vieux temps, au Groenland, les gens étaient si fluides sexuellement que si un couple n'arrivait pas à procréer, la femme pouvait simplement faire l'amour avec un autre homme afin de tomber enceinte. Et le tout formait une grande famille. Il existait même des jeux sexuels pour favoriser les mélanges, lorsqu'un village venait à la rencontre d'un autre, ils avaient des rapports sexuels tous ensemble !

LB : Mais non mais ça devait être génial !!

NK : Oui vraiment, c'était génial, il n'y avait pas de maladies, rien. Puis les danois sont arrivés et ont tout détruit. Et j'ai le sentiment que nous nous efforçons maintenant de retourner à cette ancienne mentalité, celle où on peut faire l'amour avec tout le monde. Elle a un peu disparu, mais elle est en train de revenir. Et je pense que c'est une très bonne chose. J'ai remarqué qu'au Danemark les gens sont très occupés à se définir en tant que pansexuel, bisexuel, je ne sais quoi... Au Groenland, c'est plus : « Tiens j'ai couché avec une femme... C'était cool ! » Et puis on ne se questionne pas plus que ça. On ne se demande pas : « Donc tu es bi ? », on ne se pose tout simplement pas la question. Et c'est très rafraichissant. C'est quelque chose que je n'avais pas identifié avant de déménager au Danemark, c'est là que j'ai pris conscience de nos différences.

LB : Vous avez gagné un concours littéraire à l'âge de 23 ans...

NK : J'ai été nominée, je ne l'ai pas gagné, c'est genre un vieil homme qui l'a gagné...

LB : Non, mais c'est pas juste. Bon en tout cas c'était une nouvelle, une histoire d'amour entre deux femmes à San Francisco

NK : Ah vous parlez de ce concours-là !

LB : Le tout premier ! Celui-ci vous l'avez gagné n'est-ce pas ?

NK : Oui, oui je l'ai gagné.

LB : Et c'est ce qui vous a permis d'écrire « Homo Sapienne », n'est-ce pas ?

NK : Oui exactement.

LB : Et donc le gouvernement, qui organisait le concours, vous a donné trois mois pour écrire un autre livre, et vous n'avez mis que trois semaines ?

NK : Oui ! Les deux premiers mois, je n'ai rien fait ! *(Rires)*

LB : Vous avez procrastiné !

NK : Oui, c'était super. *(Rires)*

LB : Comme tous les écrivains ?

NK : Je crois bien que oui.

LB : Donc je me demandais, vous m'avez dit tout à l'heure que vous ne vous attendiez pas à ce que vos écrits atteignent le reste du monde. Qu'est-ce que vous espériez que ce récit devienne ?

NK : J'espérais juste inspirer quelques jeunes groenlandais. Quand j'étais plus jeune, je m'intéressais beaucoup à la littérature, à la lecture, mais toutes les histoires que je lisaient parlaient de chasseurs d'il y a 100 ans. C'était des mémoires écrites par des vieux gars, des histoires du bon vieux temps... C'était tellement sexiste, et tellement pas moi que j'ai décidé d'écrire le livre que j'aurais aimé lire quand j'étais ado. Donc, j'espérais que des adolescents achètent le livre, et que ça les encouragerait à sortir du placard, à être eux-mêmes. Je voulais leur faire comprendre que notre société n'est ni toute noire, ni toute blanche, qu'elle est très complexe et que c'est ce qui la rend

belle. J'espérais juste inspirer des jeunes. Des jeunes groenlandais.

LB : Vous vous adressiez à eux, en premier lieu.

NK : Oui, vraiment.

LB : Votre livre parle de cinq jeunes personnes qui vivent à Nuuk, la capitale du Groenland, il y a de l'alcool, du sexe, des fêtes, ça ressemble à n'importe quelle capitale occidentale, ça pourrait se passer à Paris, ou à New York, et il y a aussi beaucoup de dépression liée à cette quête d'identité dont vous parliez tout à l'heure. On atteint l'universalité que vous mentionnez, à travers cette déprime qui est, je crois, très symptomatique du 21^{ème} siècle.

NK : Oui. Je pense que ce sentiment de ne pas être à sa place est très universel. J'ai rencontré des jeunes gens qui vivent dans d'autres pays, dans de grandes villes comme Montréal par exemple, et ils ressentent exactement la même chose. Mais ce qui rend le livre très spécial c'est que notre quête d'identité est bien plus complexe que pourrait l'être celle d'une femme blanche et privilégiée habitant une grande ville. Parce que nous sommes des indigènes, et que nous habitons une société très petite et très isolée. Il faut avoir beaucoup d'argent pour pouvoir voyager dans un autre pays. Et je pense qu'internet joue par conséquent un rôle très important dans cette recherche, car c'est notre accès au reste du monde, vous voyez ? Notre quête d'identité est plus complexe parce que nous vivons dans une société dans laquelle il est difficile de devenir soi, de se démarquer. Notre mode de vie, notre manière de concevoir l'humain est très différente du point de vue européen. C'est ce qui, d'après moi, rend cette quête plus intéressante.

LB : Oui totalement. Vous n'idéalisez pas du tout le Groenland dans votre livre, à un certain moment l'un des personnages part vivre au Danemark par peur de l'homophobie. Il pense qu'il y sera plus en sécurité. Un autre personnage, Arnaq, qui est mon personnage préféré...

NK : Oh vraiment ?

LB : Oui je l'adore. Je m'identifie beaucoup à elle. Elle a été victime d'abus sexuels de la part de son père alcoolique, et certaines personnes s'en sont servis pour appuyer leur préjugés, en disant : « Vous voyez ! Le Groenland n'abrite que des alcooliques et des personnes violentes », précisément les stéréotypes dont vous parliez tout à l'heure. Je me demandais si, en tant que personne issue d'une communauté opprimée, il était plus difficile de formuler les oppressions qui existent au sein même de votre communauté ? Vous voyez ce que je veux dire ?

NK : Oui je vois. Hum... Si j'ai écrit ce chapitre sur Inuk, dans lequel je critique violemment ma société, c'est parce que je savais qu'il fallait que je sois très dure pour l'atteindre. Oui, nous avons des problèmes. Nous avons beaucoup de problèmes d'alcool, d'abus sexuels, et je me suis beaucoup questionnée : « Si ce livre venait à avoir du succès au Danemark ou dans d'autres pays, qu'est-ce qui allait retenir l'attention ? » Je ne voulais pas contribuer à créer plus de stéréotypes au sujet du Groenland. Mais je ressentais aussi la nécessité de l'écrire car je voulais que ma société entende cette critique de la bouche d'une jeune groenlandaise, et pas d'un danois. Ça a été difficile de critiquer ma propre société de cette façon, car je crois en elle. Mais il fallait que je sois provocante si je voulais susciter une discussion, un débat.

LB : Vous insistez souvent sur le fait que les lesbiennes et les gays groenlandais ont exactement les mêmes droits que les hétérosexuels. Là tout de suite en France ça n'est pas le cas.

NK : Ah bon ?

LB : Oui ! Il y a actuellement un débat très virulent autour du droit à la procréation médicalement assistée, qui est un droit que les femmes hétérosexuelles ont, mais pas les femmes lesbiennes. Ce qui est intéressant c'est que ce débat a lieu sans que l'on demande jamais l'avis des femmes lesbiennes sur le sujet, mais c'est une autre histoire. Mais tout cela m'amène à une question étrange que je pose à toutes mes invitées :

« Comment vous entendez-vous avec votre utérus, Niviaq ? »

NK : *(Rires)* Ok !

LB : Je sais...

NK : Je ne pense pas vraiment à mon utérus en fait !

LB : Non ? Vous ne pensez pas à la maternité, à..

NK : J'ai une petite amie, et elle a de bien meilleurs gènes que moi, et je ne sais pas, ça ne me paraît tout simplement pas naturel d'avoir des enfants moi-même, de donner la vie. J'ai toujours ressenti cela. J'ai donc une chance immense d'avoir rencontré une femme magnifique qui, elle, a envie de donner naissance à des enfants. Vraiment, je n'ai pas une connexion très spéciale avec mon utérus ! *(Rires)*

LB : Quelle chance de pouvoir l'ignorer !

NK : Oui j'ai beaucoup de chance. Je me sens très chanceuse. Si je ne l'avais pas rencontrée et que j'avais voulu avoir des enfants, j'aurais sans doute adopté un enfant groenlandais. Mais oui, c'est la dernière chose à laquelle je pense en fait.

LB : Très bien. Ok ! *(Rires)* La nature est très présente au Groenland, et j'ai vu que vous postiez beaucoup de photos de ciels et d'aurores boréales sur votre compte Instragram.

NK : Oui !

LB : J'ai aussi le sentiment qu'il y a une sorte de pression sur le Groenland car le monde entier a les yeux rivés sur la fonte de ses glaciers, qui sont une sorte de symbole du réchauffement climatique. Je me demandais ce que vous ressentiez vis-à-vis de cela ?

NK : Je pense que c'est une bonne chose que les gens soient aussi concernés par la nature groenlandaise de nos jours. En tant que peuple, nous sommes plus conscients que la moyenne des méfaits de la pollution. Nous avons tellement de respect pour notre environnement. Mais lorsqu'on

me demande de m'exprimer sur le réchauffement climatique, ou d'écrire une nouvelle sur ce sujet sous prétexte que je suis groenlandaise...

LB : Oui !

NK : Genre, oui ok, il y avait beaucoup plus de neige quand j'étais enfant et peut-être bien que les tempêtes sont plus violentes de nos jours, mais à part ça...

LB : Vous n'êtes pas une experte.

NK : Ouais ! *(Rires)* Je ne suis pas du tout une experte. Je n'ai pas été sur la glace depuis genre... En tout cas, je trouve que c'est positif toute cette attention sur le Groenland. Parce que c'est important. C'est important qu'on en parle, et que des spécialistes en parlent, plutôt que n'importe qui.

LB : Oui. À un moment donné dans votre livre, Inuk écrit à sa soeur : « Tout ce que je veux, c'est être à la maison. La maison est en moi. La maison c'est moi. Je suis la maison. » Cela m'évoque à une question que je pose à toutes mes invitées : Est-ce que vous avez accès à votre chambre à vous ?

NK : Oui, oui c'est le cas. Parce que je suis privilégiée. Si je n'étais pas une autrice et si je ne voyageais pas autant que je le fais, je voyageais presque tous les mois, je suffoquerais dans ma petite capitale. J'ai vraiment le sentiment que Nuuk est ma maison parce que je voyage énormément, mais que si ça n'était pas le cas, j'aurais besoin de m'en échapper. Mais oui, Nuuk est ma maison. Pour moi, nul autre endroit n'est comparable à Nuuk et sa nature merveilleuse. Il n'y a personne aux alentours, on s'y sent toujours en sécurité. Et ma famille est là-bas, mes amis sont là-bas, ma maison est là-bas, et mes chiens, surtout, sont là-bas. *(Rires)*

LB : Et c'est loin n'est-ce pas ? Ça vous a pris quoi, une journée pour venir ici ?

NK : Eh bien j'ai quitté Nuuk hier matin pour une autre ville au Groenland, puis 4h et demi pour le Danemark, où je suis arrivée très tard à cause du décalage horaire, et puis je suis partie pour la

France ce matin. C'est un long voyage, très onéreux aussi. Mais je suis très privilégiée et chanceuse, donc il n'y a pas de quoi se plaindre.

LB : Niviaq, ça évoque quoi pour vous, La Poudre ?

NK : La Poudre ?

LB : C'est le nom du podcast, qu'est-ce que ça vous évoque, ce mot ?

NK : La Poudre... Ça me fait penser aux bébés en fait !

LB : C'est très drôle ! Vous voyez !!

NK : Oui ! (*Rires*) Peut-être qu'il est temps que j'ai des enfants en fait ! Parce que ce qui me vient à l'esprit c'est le talc pour bébés, vu que je ne porte jamais de poudre de maquillage moi-même... Je ne sais pas ! Je trouve que c'est un nom très mignon. C'est mignon, ça n'est pas sexy ou quoi, ça me rappelle les bébés.

LB : Ok, ok, eh bien merci beaucoup c'était un honneur de discuter avec vous Niviaq.

NK : Merci.

LB : Merci.

LB : Merci à Niviaq Korneliussen d'être venue faire parler La Poudre avec moi. Merci au festival *Les Boréales* pour l'organisation de cette rencontre et à l'hôtel des *Quatrans* d'avoir abrité son enregistrement. Merci à Élodie Font d'avoir prêté sa voix à Niviaq Korneliussen, à Zisla Tortello pour la traduction et à Charles de Cillia pour la prise de son en français. La Poudre est une émission produite par Nouvelles Écoutes. Elle est réalisée par Aurore Meyer-Mahieu avec à la préparation Zisla Tortello, à la programmation Laura Cuissard et au mixage Laurie Galligani. Le générique est une variation sur la chanson *L'Appétit* de Bonnie Banane. Vous aimez l'émission ? Je vous aime aussi et s'il vous plaît dites le moi avec des étoiles, cinq de préférence sur l'application Apple Podcast. Cela aide La Poudre à essaimer. Pour faire parler La Poudre sur les réseaux sociaux, rendez-vous sur Instagram @lapoudretv sur Twitter @lapoudrene

et sur la page Facebook La Poudre Podcast. La Poudre c'est aussi une newsletter à laquelle vous pouvez vous abonner sur le site nouvellesecoutes.fr, puis cliquez sur La Poudre. Cela sera l'occasion de découvrir *Bouffons*, *Quouïr*, *Quoi de Meuf*, *Splash*, *Vieille Branche*, bref toutes les émissions merveilleuses que nous produisons. Vous l'avez sûrement remarqué, La Poudre aime les livres. Si vous aussi, rendez-vous sur notre site *La Poudre lit* où nous recommandons toutes les deux semaines des ouvrages pour aller plus loin après l'écoute des épisodes. À très vite et continuez de faire parler La Poudre.